



En route pour un cours de yoga, en septembre 2025, quelques semaines après son transfert depuis la prison de Tallahassee, en Floride, où elle avait passé trois ans.

Détestée par ses codétenues mais dorlotée par l'administration, la rabatteuse de Jeffrey Epstein conserve des cartes dans son jeu. Enquête

GHISLAINE MAXWELL RÉGNE SUR LA PRISON DES STARS

Le centre de détention pour femmes de Bryan, au Texas, où Maxwell purge sa peine de vingt ans de réclusion pour trafic sexuel de mineures... en bénéficiant d'accommodements qui font scandale. Le 29 juin.

PHOTOS EVA SAKELLARIDES / REPORTAGE OLIVIER O'MAHONY

Comme un air de colonie de vacances, les barbelés en plus. La complice du pédocriminel n'a eu qu'à disculper Donald Trump de toute implication dans l'affaire, en juillet 2025, pour être transférée vers cette cage dorée qui a vu passer d'autres femmes tristement célèbres. Elle continue de réclamer un nouveau procès, se disant prête à révéler les noms de 25 personnalités qui auraient réussi à se faire effacer des «Epstein Files». Celui de Daniel Siad, rabatteur présumé du milliardaire, y revenait plus de 2000 fois. Il a été retrouvé inanimé chez lui, en région parisienne, le 20 juillet. Après l'agent de mannequins Jean-Luc Brunel et Epstein lui-même, une nouvelle mort dans l'ombre du prédateur.



Jasveen Sangha, la dealeuse responsable de la mort de l'acteur Matthew Perry, incarcérée à Bryan depuis juin.



Julie Howell, ex-codétenue : quand elle a critiqué le traitement de faveur dont bénéficie Ghislaine Maxwell, elle a été transférée vers une prison plus dure.

À cause de la douceur de ses conditions carcérales, on a longtemps surnommé cet endroit «Club Fed», en référence au Club Med

DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL À BRYAN (TEXAS) OLIVIER O'MAHONY

« Éloignez-vous ! » À la prison pour femmes de Bryan, au Texas, mieux vaut ne pas trop s'approcher des grillages. Alors que nous photographions depuis l'extérieur le bâtiment appelé «Madison», où se trouve Ghislaine Maxwell qui y a été transférée en août dernier, nous sommes accostés par deux vigiles qui nous poursuivent en voiturette de golf. Un homme et une femme. Il est en uniforme, elle n'a que son badge, mais ses tatouages sur le cou et ses yeux perçants lui donnent un faux air de Cruella. L'homme nous explique que le seul endroit où nous sommes autorisés à prendre des images, c'est depuis le côté opposé de la rue, pas celui qui longe la clôture. À la prison pour femmes FPC Bryan («Federal Prison Camp», camp pénitentiaire fédéral de Bryan), on ne badine pas avec le règlement. Les 617 détenues qui y sont incarcérées le savent.

Pendant longtemps, on surnommait pourtant cet endroit le «Club Fed» (en référence au Club Med) à cause de la douceur des conditions carcérales qui y règne. En se baladant tout autour, on devine, à la disposition des immeubles proprets de deux étages aux toits rouges, ce qu'il fut autrefois : une école militaire, ouverte en 1899. Situé dans un quartier défavorisé de Bryan, bourgade historique de quelque 80 000 habitants à une heure et demie de Houston, c'est un pénitencier classé «sécurité minimum», sans miradors ni hauts murs. Les prisonnières vivent et dorment dans des dortoirs de quatre personnes avec des lits superposés, sans porte ni barreaux aux fenêtres. Elles peuvent travailler (dans des

centres d'appels ou pour dresser des chiens de compagnie pour personnes handicapées), ont le droit de circuler librement à l'intérieur de l'enceinte et même, parfois, de sortir brièvement de l'établissement, sous conditions. Aujourd'hui, ce centre de détention mériterait d'être rebaptisé «pénitencier des stars». Début juin, une nouvelle détenue médiatisée est arrivée : Jasveen Sangha, alias «Ketamine Queen» (la reine de la kétamine), aujourd'hui matricule 12673-506. Cette Américano-Britannique de 43 ans a été condamnée à quinze ans de prison en avril pour son rôle dans la mort par overdose de Matthew Perry, l'acteur de la série culte «Friends», qui luttait contre ses addictions depuis longtemps. Après la découverte de son corps inanimé dans son Jacuzzi dans le quartier de Pacific Palisades, à Los Angeles, le 28 octobre 2023, la police était remontée jusqu'à sa fournisseuse de drogue : une jeune femme branchée et gâtée par de riches parents d'origine indienne, qui s'affichait sur les réseaux sociaux dans des jets privés et prétendait connaître des célébrités de Hollywood comme Charlie Sheen ou DJ Khaled. Un temps propriétaire d'un salon de manucure, elle-même accro à de nombreuses drogues, la Ketamine Queen avait transformé son appartement de North Hollywood en succursale, où venaient s'approvisionner bon nombre de célébrités – parmi lesquelles, donc, Matthew Perry, qu'elle n'a jamais rencontré personnellement, mais avec qui elle était en contact permanent via son assistant.

Avant Jasveen Sangha, la prison de Bryan a accueilli Jen Shah, une star de la télé-réalité condamnée pour escroquerie (partie en décembre dernier après y avoir passé trente-trois mois), Michelle Janavs, une riche héritière (condamnée à cinq mois en 2020 après avoir payé des pots-de-vin dans le but de faire admettre ses deux filles à des universités prestigieuses). Et Elizabeth Holmes, condamnée fin 2022 à plus de onze ans de prison pour fraude, après la déconfiture de Theranos, sa start-up qui devait révolutionner la biotech. Jadis présentée comme la nouvelle Steve Jobs, à la tête d'une fortune de 4,5 milliards de dollars du temps de sa gloire, en 2014-2015, cette entrepreneuse médiatique avait prétendu avoir inventé une technologie qui permettait, à partir d'une seule goutte de sang prélevée au bout du doigt, d'effectuer des centaines de tests médicaux, capables de dépister toutes sortes de maladies. Une longue enquête du «Wall Street Journal» avait démontré que sa technologie ne fonctionnait pas et que sa fondatrice le savait, ce qu'elle continue à nier. Le scandale avait été énorme. Il a fait l'objet d'une série disponible sur Disney + , avec Amanda Seyfried dans le rôle de la businesswoman.

Mais c'est surtout l'arrivée, le vendredi 1^{er} août 2025, de Ghislaine Maxwell qui vaut aujourd'hui à cette prison d'être à la une des journaux. Ce jour-là, sa codétenue Julie Howell, ancienne prof, jadis addict au jeu et qui a plaidé coupable pour avoir fortement abusé de la carte de crédit de son employeur, s'en souvient comme si c'était hier. «Comme je travaillais de nuit, j'ai été l'une des premières à être au courant, la veille de son arrivée, raconte-t-elle à Paris Match. J'ai d'abord appris qu'une personnalité très importante allait débarquer. Puis on a su qu'il s'agissait

d'elle, tôt dans la matinée.» C'est alors le cirque tout autour de la prison : les paparazzis rôdent, les drones survolent l'endroit et les habitants du coin, d'habitude tranquilles, hurlent. Il faut recouvrir de bâches noires la clôture de la prison. Des gardes armés débarquent en force pour assurer la sécurité de Ghislaine Maxwell, qui reçoit beaucoup de menaces de mort, selon son avocat. Dans cette affaire, la liste des décès suspects est déjà longue. Il y a eu le suicide de Jeffrey Epstein, en 2019, et celui de son complice français Jean-Luc Brunel, en 2022. Le 20 juillet dernier, le Franco-Suédois Daniel Siad, ancien recruteur de mannequins, accusé de viol et cité dans les «Esptein Files» plus de 2 000 fois, a succombé à un arrêt cardiaque à son domicile de Colombes (Hauts-de-Seine), dans des conditions qui font aujourd'hui l'objet d'une enquête. Si quelque chose devait arriver à Ghislaine Maxwell, les théories du complot repartiraient de plus belle...

Avant l'arrivée de Maxwell, la prison n'accueillait que des femmes coupables de crimes non violents ou en col blanc

Son transfert entraîne un branle-bas de combat : juste avant qu'elle n'arrive, les détenues reçoivent l'ordre de nettoyer en profondeur leurs dortoirs, sans savoir pourquoi. Puis elles sont priées de se tenir à carreau et de ne pas sortir. «Elles étaient toutes furieuses», se souvient Sam Mangel, consultant pénitentiaire. Cet ancien détenu spécialisé dans l'accompagnement des

individus confrontés au système carcéral américain nous affirme qu'«aujourd'hui encore, Ghislaine Maxwell est très isolée : personne ne veut avoir affaire à elle». Ce que confirme Julie Howell : «Le jour de son transfert, j'ai entendu des quolibets et des insultes. Les prisonnières criaient “Chomo !” [«child molester», soit «agresseur d'enfants» en argot pénitentiaire, NDLR]. Certaines détenues qui étaient là depuis des années étaient hors d'elles.» Car jusqu'alors, la prison n'accueillait que des femmes reconnues coupables de crimes non violents ou en col blanc. Les délinquantes sexuelles, comme la recruteuse de Jeffrey Epstein, condamnée à vingt ans de prison en 2022, n'y étaient pas admises.

Comment Ghislaine Maxwell a-t-elle atterri là ? «On s'est toutes demandé pourquoi, poursuit Julie Howell, mais celles qui suivent les infos savaient que ça faisait partie d'un deal avec Todd Blanche.» Celui qui était à l'époque numéro deux du département de la Justice était venu l'interviewer peu de temps avant durant deux jours dans sa précédente prison, à Tallahassee en Floride, beaucoup moins clémente que celle de Bryan, dans l'espoir d'obtenir des aveux disculpant son boss, Donald Trump, dont le nom est abondamment cité dans le dossier. En déclarant n'avoir «jamais vu le président faire quoi que ce soit d'inapproprié», elle lui a donné satisfaction, d'où son transfert.

Julie Howell fait partie de celles qui sont le plus choquées par ce traitement de faveur. «Ma fille Mercedes a elle-même été victime, à l'âge de 17 ans, de trafic sexuel, nous explique-t-elle. [SUITE PAGE 76]



L'entrée de la prison de Bryan, avec ses tables dont les détenues peuvent profiter le week-end.

Dans des e-mails que Paris Match a pu consulter, Ghislaine Maxwell semble convaincue de n’avoir rien à se reprocher: «Toute cette histoire est complètement folle», écrit-elle

Un simple grillage pour l’entrée de service du pénitencier.



Elle va mieux mais, dans ce contexte, côtoyer Ghislaine Maxwell m’était insupportable.» Julie confie sa colère à son mari, qui la relaie à un journaliste anglais du «Telegraph», pensant qu’il en avait le droit (les détenues pouvaient alors parler à la presse sans demander d’autorisation). Le lendemain, Tanisha Hall, la directrice du FPC Bryan, vient la voir pour lui passer un savon. Elle l’accuse de lui «gâcher [son] week-end». Le lundi matin, Julie Howell est transférée dans une autre prison beaucoup moins agréable, à Houston, où elle va passer trois mois (elle est aujourd’hui en liberté conditionnelle). «Je ne suis pas la seule à qui c’est arrivé», affirme-t-elle. Quelques jours plus tard, la même Tanisha Hall réunit toutes les prisonnières pour leur faire comprendre qu’elles ont intérêt à se taire, faute de quoi il y aurait des conséquences. Le message est reçu cinq sur cinq. Mi-août 2025, les détenues sont à nouveau privées de sorties et de visites familiales parce que Ghislaine Maxwell reçoit ses proches dans la chapelle de la prison. La grogne monte encore un peu plus, y compris chez certains membres du personnel de la prison, comme Noella Turnage. Cette infirmière, qui travaille au pénitencier depuis 2019, est une forte tête en délicatesse avec sa direction depuis qu’elle a témoigné, avec une collègue, dans le cadre d’une enquête réalisée sur les abus sexuels dont certaines femmes auraient été victimes à Bryan. Elle a depuis été rétrogradée et affectée dans un bureau à la «phone room», avec pour mission de surveiller les appels et e-mails des détenues. Ce qui lui permet d’avoir accès aux correspondances

L'ex-infirmière Noella Turnage, lanceuse d'alerte qui a perdu son emploi au pénitencier après avoir diffusé des communications où Ghislaine Maxwell se félicitait de ses nouvelles conditions de détention.



que Ghislaine Maxwell échange avec sa famille et ses avocats. Et ce qu’elle y découvre est édifiant. Dans ces nombreux e-mails, que Paris Match a pu consulter pour une soixantaine d’entre eux, ce qui est frappant, c’est de voir à quel point Ghislaine Maxwell semble convaincue de n’avoir rien à se reprocher. Ses frères Kev (pour Kevin) et Ian, sa sœur Christine, qui lui écrit: «Tu me manques tant», ou encore sa nièce Matilda Munro, qui lui envoie «plein d’amour», semblent aussi le penser. Ghislaine Maxwell a aussi des fans en dehors de sa famille. «Je serai présent à la messe ce dimanche. Vous serez la première dans mes prières. J’ai l’impression que nous nous rapprochons de plus en plus de Dieu!» lui écrit ainsi un certain Dennis Demes, le 8 août. «Je suis avec vous en pensée et dans mon cœur», s’émeut encore un dénommé Simon H. Lyons, le 31 juillet.

Selon ces e-mails, il est clair que Ghislaine se voit en victime, notamment des médias. «Toute cette histoire est complètement folle. Je n’arrive pas à m’en faire une idée. Le mot “absurde” me semble trop faible, et tout ce qui me vient à l’esprit est truffé de jurons», écrit-elle à Ian le 8 août. Dans le même message, elle se dit ravie d’avoir été transférée. «Bryan est un établissement radicalement différent de Tal [Tallahassee, NDLR]. C’est une institution bien gérée et bien dirigée, avec une directrice exceptionnelle qui […] est une véritable professionnelle, la meilleure représentante du BOP [Bureau of Prisons, l’administration pénitentiaire, NDLR] que j’aie jamais rencontrée. La nourriture est meilleure, les lieux sont propres, le personnel est à l’écoute et poli […]. Je n’ai pas vu une seule bagarre, aucun trafic de drogue, aucune personne inconsciente, ni aucune prisonnière nue courant dans les couloirs, ni plusieurs d’entre elles se rassemblant sous une douche! En d’autres termes, j’ai l’impression d’avoir traversé le miroir d’“Alice au pays des merveilles”.»

«C’est une institution bien gérée avec une directrice exceptionnelle», se réjouit la complice d’Epstein dans un message

Probablement sur ordre de sa hiérarchie judiciaire, ou par excès de zèle, Tanisha Hall – qui n’a pas répondu à nos sollicitations – aurait en effet accordé à Maxwell des privilèges: repas personnalisés et livrés directement dans son dortoir, possibilité de caresser un chiot (ce que les autres prisonnières n’ont pas le droit de faire car l’animal est dressé pour devenir un chien d’assistance), accès à la salle de gym en dehors des horaires réglementaires, snacks, boissons et café fournis à ses visiteurs,



et même, selon certains témoignages, papier toilette à volonté (alors qu’il est rationné à deux rouleaux par semaine pour les autres détenues)… En épluchant ces e-mails, Noella Turnage découvre que la directrice de prison facilite aussi les communications entre la détenue et son avocate, autorisée à venir sur place avec un ordinateur, ce qui est interdit par le règlement. «En clair, elle agissait comme si elle était sa secrétaire!» accuse-t-elle aujourd’hui. Le 3 novembre 2025, elle décide de tout balancer en devenant «whistleblower» («lanceuse d’alerte»). De sa boîte électronique professionnelle, elle contacte Jamie Raskin, le très anti-trumpiste député démocrate, membre de la commission parlementaire qui enquête sur l’affaire Epstein. Une demi-heure plus tard, elle reçoit un coup de fil d’un membre du cabinet de l’élu, évidemment intéressé. Noella Turnage imprime et photographie les correspondances de l’ex-complice de Jeffrey Epstein, puis les envoie. «J’avais prévenu ma boss que j’allais faire ça», reconnaît-elle aujourd’hui en riant. À Bryan, c’est alors l’alerte générale. Sans surprise, mais sans motif, Noella Turnage est virée. Elle poursuit aujourd’hui en justice l’institution, à qui elle réclame 2,3 millions de dollars en dommages et intérêts.

Tout le monde n’est pas une tête brûlée comme Noella Turnage. En faisant fuiter les e-mails de Ghislaine Maxwell, elle a joué un rôle majeur dans le processus qui a abouti, fin 2025, à la diffusion des dossiers Epstein dont la Maison-Blanche ne voulait pas entendre parler. Quand on le lui fait remarquer, elle semble étonnée – voire émue. «Je n’y avais pas pensé jusqu’à ce que vous me le disiez», lâche-t-elle. À ceux qui l’accusent d’avoir agi par motif politique, elle répond qu’elle est apolitique, même si elle a toujours été encartée républicaine et qu’elle a voté Trump en 2016. Elle dit avoir agi par simple sentiment d’injustice vis-à-vis des autres détenues. «Je n’ai jamais croisé Maxwell, mais ceux qui ont eu affaire à elle m’ont dit qu’ils avaient le sentiment qu’elle les prenait de haut, comme si elle les considérait comme étant à sa disposition. Ce qui ressort de ses e-mails, c’est son arrogance et l’absence totale de remords ou de regrets. Elle compare sa prison actuelle à la précédente comme si elle était en train de donner un avis sur Yelp. Elle parle avec une désinvolture qui me sidère.»

Aujourd’hui, beaucoup pensent que Ghislaine Maxwell, dont la date de libération est prévue le 17 juillet 2037, sortira plus tôt, «probablement en bénéficiant d’une commutation de peine de la part du président Trump, qui a tout pouvoir dans ce domaine», pronostique le consultant pénitentiaire Sam Mangel. Seule certitude: à la prison de Bryan, elle ne manquera à personne. ■

Le bâtiment qui abrite le bureau de la directrice, Tanisha Hall, aujourd’hui critiquée pour les privilèges accordés à sa plus célèbre détenue.